

Une dure École

En voyant dans "L'École des femmes" l'aveuglement d'un solitaire désespérément entêté, Didier Bezace offre une belle construction mentale, ambitieuse et séduisante. Mais pas jusqu'au bout convaincante

Un plateau nu, légèrement incliné, qui semble comme en état d'élevation au-dessus d'un entrelacs de poutrelles et de clochers émergeant du monde social : la première vision qu'offre le dispositif scénique choisi par Didier Bezace et par son scénographe Philippe Marioge traduit à la fois l'option dramaturgique retenue et la tonalité d'ensemble d'un spectacle à la fois captivant et froid, bien en accord finalement avec l'austérité redoutable de la Cour d'Honneur.

Car, à l'évidence, il a fallu le meilleur, cet espace impressionnant, et Didier Bezace, plutôt que de le remplir par le décor figuratif habituel, a choisi de jouer une sorte de distanciation métaphorique : ce que nous voyons, ce n'est pas à proprement parler L'École des femmes. C'en serait plutôt la projection dans l'univers mental du bonhomme Arnolphe. Autour de lui, espèce d'Alceste misanthropique qui aurait mal vieilli, les personnages, qui ont, eux, lu la pièce, s'essaient à lui faire entendre raison. Mais c'est peine perdue : carère au dernier degré, Arnolphe n'apprend rien de ce qu'on veut lui dire. Solitaire bourru il est, solitaire il restera, simplement un peu plus désespéré et un peu plus convaincu qu'il n'y a décidément rien à tirer de ce monde ingrat. L'image qui ouvre le spectacle - celle de cet homme en cape noire, de dos, bâton de marche à la main et grosse valise de voyageur au pied - fait passer des frissons de don juanisme sur la scène vide et éclairée à vif. Lorsque, à la dernière scène, le cheveu en bataille, l'air effaré, le même Arnolphe disparaît dans le trou noir de la trappe

ultime, serrant sa valise comme une cassette d'avare sous le bras et ne trouvant plus rien à dire, toute superbe a disparu : le plateau, toujours aussi nu, est devenu plus froid encore.

Cette (re)lecture de la pièce de Molière apparaît comme un bel objet intellectuel : inversant les données de la situation, elle fait d'Arnolphe l'élève qui a tout à apprendre d'une Agnès qui sait déjà tout, d'un Horace qui joue du quiproquo plutôt qu'il n'en est le dupe, et de toute une compagnie qui s'essaie en vain à dessiller le bonhomme. L'apparition, dans une galerie surplombante, du choeur des personnages regardant Arnolphe s'entêter dans son aveuglement, figure cette entreprise. Mais, du coup, le personnage paraît comme pris dans une nasse où il a de plus en plus de mal à se débattre.

Dans ces conditions, le début du spectacle, ménageant à la comédie proprement dite sa part de rire, passe parfaitement la rampe : Pierre Arditi, après quelques moments de flottement dans sa mise en bouche, prend les mots et les situations en main. Et l'épatante interprétation que lui renvoient l'Horace d'Olivier Ybhiér et surtout la superbe Agnès d'Agnès Sourdillon, étonnant mélange de sottise apparente et de cruauté vaguement sadique, donne aux trois premiers actes leur rythme et leur cohérence. Avec de grands moments, comme cette scène du petit chat et du ruban, irrésistible. Mais, à mesure que le dispositif se resserre et que la tragédie gagne, la construction intellectuelle prend le pas sur la chaleur humaine. Ce n'est en rien la faute de Pierre



Photo : Manuel PASCUAL

voulue, mais comme amplifiée par le cadre de la Cour d'Honneur. Car Didier Bezace a parfois un peu de mal à faire passer sa vision : comme Arnolphe, le texte résiste et ne se laisse pas entièrement convaincre. D'autant que le dispositif scénique - ce plateau nu où s'ouvrent des trappes - révèle trop souvent son côté purement intellectuel, lorsqu'il s'agit par exemple de figurer une porte, ou lorsque le texte enjoignant à Agnès de monter, les

Arditi : il a des mines, des regards, des soupirs, une façon bien à lui de donner des profondeurs au personnage, qui traduisent parfaitement la montée du désespoir et de l'hébété. Ce n'est en rien la faute des autres comédiens, et telle apparition farfelue et quasi surréaliste, comme celle d'un notaire dont plume et papiers s'envolent au vent du Rhône, traduit encore que la troupe a de la ressource. Mais c'est plutôt comme une glaciation qui gagne, sans doute

nécessités pratiques la forcent à descendre... Et le dénouement, qui voit surgir sur le devant - car où les mettre ? - la théorie des comparaisons convoqués pour un final qui paraît totalement abstrait, clôt le spectacle sur une note un peu confuse, que ne rachète pas la belle vision d'une fillette en robe bleue sautant (pas très bien, d'ailleurs) à la corde, projection mentale de l'Agnès rêvée par Arnolphe. Et à jamais perdue.

Jean SERROY